

ÉCHOS

Mort de Willy. — A propos du Populisme et du prix populiste. — La chapelle de l'École Militaire. — A propos du bi-millénaire de Virgile. — La première girafe. — Au sujet d'une citation. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Willy. — Dans ce Paris qui n'était plus le sien, vieilli, pauvre, quasi ignoré des nouvelles générations, Willy est mort le lundi 12 janvier au soir. Né à Villiers-sur-Orge (Seine-et-Oise) le 10 avril 1859, il était dans sa soixante-douzième année. Ainsi la date de leur décès réunissait, à quelques jours d'intervalle, Willy et le peintre Boldoni qui, en 1905, avait exposé au Salon un remarquable portrait de l'écrivain.

Romancier, poète, humaniste, critique musical, historien, traducteur fidèle, et annotateur averti, avant tout homme d'esprit et de cœur, Henry Gauthier-Villars fut bien d'autres choses encore. Il fut le roi du Boulevard, à une époque où le Boulevard se survivait à lui-même. C'était une des figures les plus marquantes de cette vie parisienne qui devait injustement l'oublier.

Tout jeune, à sa sortie du collège Stanislas, il avait, en 1878, débuté par le volume de vers de rigueur : *Sonnets*. Deux conférences suivirent, qui firent quelque bruit, consacrées aux « Parnassiens » et à « Mark Twain », puis des publications scientifiques ne laissant guère prévoir sa destinée. Journaliste, il fit ses premières armes à l'agressive et batailleuse *Lutèce*, où naquit sa collaboration avec Léo Trézenik. Des chroniques tintamarresques où le sel et le calembour étaient jetés sans discrétion y révélèrent le nom d'Henry Maugis. Trois ans plus tard, dans *Art et Critique*, de Jean Jullien, ses « Lettres de l'Ouvreuse » propagèrent, sous les calembredaines voulues de la forme, la sagacité et la science du musicographe. La série de ces Lettres (réunies depuis en volumes) se poursuivit à *Gil Blas* et à *l'Echo de Paris*. Les lecteurs les attendaient avec impatience, les chefs d'orchestre avec inquiétude.

Cette Ouvreuse, écrivit M. Louis Laloy, qui a passé du Cirque d'Été au Château d'Eau, pour devenir enfin l'*Ouvreuse* par excellence, est en vérité une personne fort distinguée; d'abord elle connaît ses notes, ce qui n'est pas commun dans la critique musicale; même sa science va beaucoup plus loin : on assure qu'elle en remontrerait à un lauréat du Conservatoire sur le second renversement de l'accord de septième dominante avec altération descendante de la quinte. Mais elle ne laisse voir de ses connaissances techniques que ce qu'il faut pour donner du prix à sa simplicité. On lui sait gré de parler français, quand il lui serait sans doute facile de jargonner comme certains pédants de ma connaissance. Ce qu'elle nous donne, ce sont des impressions nettes et sincères, celles que peut avoir un amateur très cultivé qui entend juste et voit clair.

Le critique avait conquis la place que ne songeait pas encore à lui disputer le romancier. A la notice par trop succincte de Félix Fénéon, dans le *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, mentionnant surtout ses calembours et ses divers pseudonymes, succédait le joli crayon qu'en traçait M. Georges Lecomte dans les *Hommes d'aujourd'hui* :

Un sourire sous un chapeau de haute forme qu'ailleurs j'ai célébré; des moustaches de Brenn farouche dont la menace est annulée par un sourire fin et bon, sourire non pas tant des lèvres qui pourtant expriment une ironie sans aigreur, mais surtout de l'œil bleu, noyé de douceurs subtiles, l'œil naïf d'une vierge des ballades allemandes; un regard de caresse, si tendrement vague, où il y a de la Foi et du Mystère, regard d'une âme aimant à s'émouvoir dans les larges ondes wagnériennes. Puis soudain, avec l'instantanéité d'un total changement de décor, ce regard ingénu chute, papillote, se met à gaminer; de candide, il devient farce! Une voix féminine, toute frêle sous la brousse terrifiante des moustaches, dit, avec une grâce espiègle, les drôleries les plus capricantes.

Bien qu'ayant déjà publié trois de ses romans : *Une Passade* (1895), *Maîtresse d'esthète* (1897), *Un Vilain Monsieur* (1898), où il s'était montré observateur attentif et exact des ridicules éclos à l'ombre des chapelles littéraires, en 1900, il faisait œuvre d'historien avec ce *Mariage de Louis XV* où, pris de pitié, il cherchait, aidé par des documents nouveaux et authentiques, à rendre sa physionomie réelle à Marie Leczinska, l'éternelle délaissée. Ce « grave bouquin », qui s'adressait si peu à son public ordinaire, Willy, meilleur juge, le préférait à l'ensemble de ses romans.

Mais le succès des *Claudine*, écrites avec la collaboration de Mme Colette, avait éclaté, foudroyant, et, comme malgré lui, le vouait à en poursuivre le cours, alors que ses préférences l'eussent plutôt guidé vers les recherches historiques. *Claudine à l'école* (1900) fut, l'année suivante, suivie de *Claudine à Paris*; puis vint *Claudine en ménage*. C'était, au dire de Jean Lorrain : « *Claudine amoureuse*, somme toute. » Constatation de fait en même temps que sagace critique. C'était le titre qu'à la librairie Ollendorff devait porter la troisième des *Claudine*. Cédant au désir de Willy de voir éditer ce volume par le *Mercure*, dont il était l'ami et auquel il avait donné, en 1891, deux importants articles sur le « Théâtre d'Aristophane » et sur le « Père Goriot », l'éditeur Ollendorff demanda seulement que le titre du roman fût changé. Ajouterai-je que *Claudine s'en va* fut d'abord annoncée sous le titre de *Je m'évade?*

La « Ligue contre la licence des rues » s'émut du succès des *Claudine*. Pour le faire expier à leur auteur, elle provoqua contre lui des poursuites : outrages à la morale publique et aux bonnes

mœurs, en raison de la publication dans la *Vie en rose*, hebdomadaire oublié, de la *Maîtresse du prince Jean*. Cela lui valut l'honneur d'être défendu devant la IX^e Chambre correctionnelle par M. J. Paul-Boncour et d'y recueillir, entre tous précieux, ce témoignage de J.-K. Huysmans :

Je connais quelques-uns des romans de Willy. J'y ai trouvé des morceaux fort curieux, fort intéressants, qui ont un véritable intérêt documentaire sur les mœurs de notre époque. A mon sens, ce sont des œuvres d'artiste.

S'il fut l'amuseur de toute une génération qui dans la lecture cherchait encore un amusement, Willy fut, en effet, tout autre chose qu'un amuseur. Sous leur apparence futile, ses romans constituaient de véridiques tableaux de mœurs, amoralités point recommandables, mais réelles. Comme tant d'autres, Henry Gauthier-Villars fut la victime volontaire d'une attitude et, aussi, d'une légende qui n'avait point tardé à cristalliser.

Seuls, ses rares intimes, écrivait M. Georges Lecomte, ont pu deviner à des émois surpris plutôt que confiés, à de furtives paroles discrètement mélancoliques, la tendresse de ce doux être qui, sachant sourire, sait aussi pleurer et qui, gracieuse intelligence, est encore un bon cœur. Ceux-là pourraient dire quelle tendresse le sarcasme et l'ironie voilent aux indifférents, mais jalousement ils se taisent pour ne point accroître le cercle des familiers, bien vite trop peuplé et trop accueilli si l'on connaissait le réel Willy de l'intimité.

C'est ce Willy-là que nous avons connu, bon, affectueux, cherchant toujours à rendre service, faisant oublier par la clarté de ses yeux et la douceur de sa voix les mots parfois un peu « rosses », mais si amusants, qui émaillaient aussi bien ses propos que ses *Souvenirs littéraires et autres*; « un de ces hommes rares (je cite M. Eugène de Soleinière), très parisien dernier hoquet et encore un peu vieille France qui n'ont pas seulement un esprit et une verve intarissables, mais aussi — sans ostentation, ni appareil, les imbéciles en riraient, — un peu de sentimentalité sincère et beaucoup de bonté ». — Peut-être, avant dix ans, s'apercevra-t-on que c'était un grand écrivain. — PIERRE DUFAY.

§

A propos du Populisme et du prix populiste. — Un jury composé de MM. John Charpentier, Léon Leffoux, Georges Duhamel, Daniel Halévy, Edmond Jaloux, Robert Kemp, Frédéric Lefèvre, Léon Lemonnier, Gabriel Marcel, Pierre Mille, Robert Bourget-Pailleron, Antonine Coulet-Tessier et André Thérive, vient, par le communiqué ci-dessous, d'annoncer la création d'un prix populiste :

Le Populisme n'est pas une Ecole littéraire. C'est seulement le nom symbolique qu'on a pris l'habitude de donner à une tendance qui semble fort à encourager chez les romanciers modernes, celle de l'observation sociale, de l'étude des diverses classes ou professions d'aujourd'hui. Pour marquer ce retour au véritable Réalisme et susciter dans cet ordre des œuvres dignes d'intérêt, il a été fondé un Prix du Roman Populiste d'une valeur de 5.000 francs, qui sera décerné chaque année au mois de mai à un livre déjà édité.

Pour le Prix de 1931, il sera tenu compte de toutes les œuvres antérieures au 1^{er} mars de l'année, sans limite rétrospective. Il est à remarquer que le Jury est en grande partie composé de critiques, ce qui lui assure des qualités d'information et d'impartialité que n'ont pas toutes les assemblées littéraires. — Les réunions du Jury auront lieu aux Bureaux de *l'Opinion*, 8, rue des Beaux-Arts. — Le secrétariat sera assuré par Mme Antonine Coulet-Tessier (13, rue de Nanterre, à Colombes).

On peut dire que le *Mercure de France* n'a pas été étranger au succès de ce mouvement littéraire. C'est lui qui en a donné le manifeste le plus long et le plus important. C'est lui aussi qui publie les œuvres de Georges Duhamel, que les populistes reconnaissent pour leur maître, ainsi que des romans d'André Thérive et de Léon Lemonnier.

Le Populisme n'est plus déjà si jeune qu'on ne puisse considérer son histoire. La voici dans les grandes lignes.

Pendant l'été de 1929, André Thérive et Léon Lemonnier, au cours de quelques conversations, se persuadèrent qu'il fallait essayer de réagir contre certaines tendances de la littérature dite moderne. Ils voulurent tenter de grouper quelques écrivains et ils décidèrent de baptiser « Populisme » le mouvement nouveau. Léon Lemonnier se chargea de rédiger les manifestes, d'abord dans *l'Œuvre*, le 27 août 1929, puis dans le *Mercure* le 15 novembre, et enfin en une plaquette parue aux *Editions de la Centaine*.

Le succès fut rapide. Dès le 19 octobre, *Monde*, qui organisait une enquête sur « Zola et la jeune génération », y faisait une place au populisme. Les enquêtes se succédèrent. Dans la *Revue Mondiale* des 15 novembre et 1^{er} décembre, Gaston Picard demandait à la plupart des auteurs français ce qu'ils pensaient du Populisme. Une revue belge, *Savoir et Beauté*, posait la même question, en mars, avril et mai 1930, aux écrivains d'origine belge. Puis les *Nouvelles Littéraires*, en juillet et en août, reprenaient l'enquête en élargissant le problème et en traitant de la littérature paysanne et prolétarienne. La *Grande Revue* a organisé une enquête internationale qui est en cours de publication et qui touche la plupart des pays européens. De grands écrivains comme Bernard Shaw, Heinrich Mann, Sinclair Lewis ont donné leur avis sur le Populisme.

Enfin, dans des déclarations à Frédéric Lefèvre (17 janvier 1931)

André Thérive a dégagé l'essentiel de la doctrine populiste avec les trois propositions suivantes :

I. — Tout roman qui présente des personnages ayant une vie sociale, quelle qu'elle soit, relève du populisme.

II. — Le Populisme est tout simplement un réalisme nouveau.

III. — Le Populisme n'a pas d'autre ambition que de rappeler aux romanciers qu'ils doivent s'enrichir continuellement par l'observation, la compréhension et la traduction du réel.

§

La chapelle de l'École Militaire. — La mort du maréchal Joffre a eu pour conséquence imprévue d'amener un nombreux public dans ce monument parisien ordinairement délaissé. Les contemporains de sa construction le tenaient cependant pour le plus beau qui eût été élevé à Paris depuis cent ans, c'est-à-dire depuis les Invalides; et l'on peut affirmer sans témérité qu'il n'a pas à craindre de concurrence des monuments du siècle suivant. Maints amis des arts — et tout d'abord M. Berthod, l'actuel sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ont eu ainsi la révélation de l'existence de la chapelle de l'École Militaire, qui est, avec l'escalier d'honneur, ce que l'on peut admirer de plus original dans ce magnifique édifice.

Elle fut consacrée à saint Louis, dont le monogramme gracieux se lit au-dessus du chœur, entre les caissons sculptés de la voûte et sa première pierre fut posée le 5 juillet 1769, en présence de Louis XV et du cardinal Christophe de Beaumont, archevêque de Paris.

Onze toiles, racontant les principaux épisodes de la vie de Louis IX, furent commandées pour sa décoration à Vien, Vanloo, Taraval, du Rameau, Hallé, Brenet, Lépicié, Lagrenée, Restout, Beaufort et Doyen, membres de l'Académie de peinture. Huit de ces toiles sont actuellement dans la chapelle de l'École de Saint-Cyr; deux sont perdues; la plus grande, celle de Doyen, qui dominait le maître-autel, est à Saint-Louis-en-l'Isle.

Pajou sculpta deux hauts-reliefs, dont l'un surplombe la tribune et l'autre l'emplacement du tableau de Doyen; ils représentent tout ce qui reste de l'ancienne décoration. Le maître-autel, dessiné par Gabriel, a été vendu à vil prix, en 1880, par l'Administration militaire, et transporté à Saint-Pierre du Gros-Caillou, ainsi que la grille qui l'entourait et les consoles de fer forgé de Caffieri qui le flanquaient. Quant au buffet d'orgue, sculpté par Jean-François-Antoine Boulanger en 1772, et à la chaire à prêcher, ils avaient bien antérieurement disparu.

Toute dépouillée qu'elle soit, cette chapelle, du fait du bel équilibre de ses proportions, de la pureté de ses lignes et de son savant éclairage, constitue un cadre d'une rare beauté, dont M. Danis, architecte des monuments historiques, tira l'habile parti que l'on sait, pour l'exposition du corps du maréchal Joffre.

Jusqu'en 1927, elle servait de dépôt de matériel (bancs, tables, châlits, paillasses, polochons, etc.) et de magasin d'habillement aux ordonnances de l'École Militaire. Il fallut batailler longuement pour obtenir son déblaiement. M. André Hallays, M. Hubert Moraud, notamment, et M. Robert Laulan, bibliothécaire de l'École de guerre, s'y employèrent de leur mieux. Enfin, le général Héring, commandant de l'École, et le colonel Duffour, commandant en second, ayant obtenu de M. Guinand, secrétaire général du Ministère de la Guerre, les crédits nécessaires à l'aménagement d'un nouveau magasin, la libération de la chapelle fut accordée, en dépit des efforts contraires du capitaine « garde-mites », qui estimait qu'on attentait à ses droits et à la tradition en l'expulsant.

Enfin, les devis de la restauration étaient prêts — grâce à M. Danis — lorsqu'on apprit, le 11 janvier, que, d'accord avec le Ministre de la Guerre, M. André Berthod venait de décider que la chapelle serait rétablie dans son état primitif et deviendrait un Musée de l'Histoire de l'École Militaire.

Heureuse décision et qui a eu le mérite de ne pas se faire attendre. — L. DX.

§

A propos du bi-millénaire de Virgile. — On a célébré l'an dernier le bi-millénaire de Virgile, né en octobre 70 avant l'ère chrétienne. Or, ce bi-millénaire n'arriverait à échéance qu'en octobre 1931 prochain.

De ce que le poète latin est né en octobre de l'an — 70, il résulte qu'il a eu un an et que son premier anniversaire aurait pu être célébré en octobre — 69, son deuxième en octobre — 68, son troisième en octobre — 67, et ainsi de suite, son soixante-neuvième en octobre de l'an — 1, son soixante-dixième en octobre de l'an + 1, son soixante et onzième en octobre de l'an + 2, son soixante-douzième en octobre + 3... son 1.999^e en octobre 1930, son 2.000^e ou bi-millénaire en octobre 1931.

L'erreur, cause de ce paradoxe, réside en ce fait que les années de l'ère ancienne sont comptées, si l'on peut s'exprimer ainsi, à « rebrousse-poil »; par suite, pour évaluer dans cette ère le délai de 70 ans *révolus* au 1^{er} jour de l'an + 1, il faut revenir en arrière jusqu'au 1^{er} jour de l'an — 70, alors que dans l'ère nouvelle, pour

calculer les mêmes 70 ans *révolus* à partir du 1^{er} jour de l'an + 1, il faut aller de l'avant jusqu'au 1^{er} jour de l'an 71. Tout est là. Octobre — 70 représente 70 ans révolus en arrière depuis le 1^{er} jour de l'an + 1 moins 9 mois, et octobre + 71 marque 70 ans révolus en avant depuis le 1^{er} jour de l'an + 1 plus 9 mois.

Depuis la date de la naissance du poète jusqu'au 1^{er} jour de l'an + 1, il s'est écoulé 69 ans *révolus*, plus environ 3 mois également révolus, négligeons les jours.

Or le bi-millénaire d'un homme né le 1^{er} jour de l'an + 1 ne pourrait être célébré qu'après 2.000 ans *révolus*, c'est-à-dire le 1^{er} jour de l'année 2.001. Si l'on retranche de ce nombre (2.001 ans) le nombre 69 ans + 3 mois, la différence donne 1931 ans + 9 mois, ce qui se rapporte bien au mois d'octobre 1931, date exacte du bi-millénaire cherché.

Sans doute une erreur de 4 années, dit-on, aurait été commise autrefois par le moine Denis le Petit, lors de la fixation des premières années de l'ère chrétienne, et nous vivrions en 1935 et non en 1931. En outre, une amputation de 13 jours a été opérée lors de la réforme grégorienne en 1582. Quoi qu'il en soit, on ne peut plus faire état aujourd'hui de ces petites erreurs, et renouveler toutes les dates de l'Histoire d'après J.-C.; il faut s'en tenir à la division chronologique actuelle, maintenue et définitivement acceptée, du moins jusqu'à nouvel ordre, division qui partage les siècles et années courus et à courir en deux périodes ou ères, toutes les deux illimitées en sens contraire, l'une descendante pour finir le dernier jour de l'an — 1, l'autre ascendante commençant le 1^{er} jour de l'an + 1. Les ans — 1 et + 1 se succèdent sans interruption appréciable et sont seulement séparés par l'instant (momentum) de la naissance de J.-C. Il n'y a pas d'an zéro. Les expressions 1 an avant, 1 an après le Christ signifient que ces 2 années sont l'une antérieure, l'autre postérieure au fait de la naissance du Messie, et non à l'année de sa naissance. Toute cette discussion est évidemment théorique, la date de la naissance du Sauveur n'étant pas exactement connue.

C'est sur l'hypothèse du maintien de l'ordre chronologique actuellement en vigueur et universellement admis que le raisonnement ci-dessus a pu être établi. Si nous sommes en 1931, le bi-millénaire virgilien tombe bien en octobre prochain.

Pour tous les anniversaires, centenaires, millénaires ou autres, « à cheval » sur les deux ères, le même principe *mutatis mutandis* pourra être appliqué : le centenaire, le millénaire, le bi-millénaire, etc., d'une personne née avant J.-C., seront obtenus en retranchant

des chiffres 101, 1001, 2001, dates des centenaires, millénaires, bi-millénaires, etc. évaluées depuis le 1^{er} jour de l'an 1, en retranchant, disons-nous, les ans et mois, les jours même si l'on veut plus de précision, *révolus* depuis sa naissance jusqu'au 1^{er} jour de l'an 1, mais en remontant en arrière à partir de cette dernière date.

— ÉMILE VIDAL.

§

La première girafe (1). — J'ignore si la girafe dont avait si fort envie Anne de Beaujeu lui fut envoyée par Laurent de Médicis. J'en douterais volontiers. En tout cas, cette girafe évoquée par Alfred Franklin n'a pas fait parler d'elle. La seule, l'unique demeurera celle de Charles X, celle grâce à qui, en dépit des succès des libéraux et de la préface de *Cromwell*, l'année 1827 fut, suivant l'expression de John Grand-Carteret, « avant tout et surtout *l'année de la girafe* ».

Une estampe populaire en couleurs, imprimée à Montbéliard par Deckhère et en vente à Lyon, chez P. Rivet, libraire, rue Lainerie, n° 12, commémore le fait et en dit la nouveauté :

La Girafe. Agée de 2 ans et demi, haute de 8 pieds, envoyée au Roi de France par le Pacha d'Égypte. Elle est la première amenée vivante en Europe; elle a été présentée au Roi, le 9 juillet 1827, à Saint-Cloud.

Au-dessous de l'estampe signée « Boulai » était imprimée une chanson intitulée *La Girafe à la mode*. Elle se chantait sur l'air de *A la façon de Barbari*. A la mode certes, jamais quadrupède n'avait provoqué pareille curiosité.

Bien que négligeant d'« inventorier la surabondante imagerie populaire relative à la girafe de 1827 », notre cher Louis Denise consacrait près de vingt numéros de sa *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes* à cet intéressant mammifère. A côté d'une note de Geoffroy Saint-Hilaire et d'un mémoire de M. Mongez, de l'Institut, les fantaisistes prirent part au concert et le dominèrent. Telle brochure compta trois éditions :

Nouvelle Notice sur la Girafe envoyée au roi de France par le pacha d'Égypte et arrivée à Paris le 30 juin 1827. Observations curieuses sur le caractère, les habitudes et l'instinct de ce quadrupède. Cette notice est augmentée des documents précieux fournis par les Ethiopiens qui ont conduit la girafe dans la capitale. Par M. L.-D. Ferlus. Paris, Moreau, 1827, in-8° de 13 pp.

Une planche représentait la girafe dessinée d'après nature.

Pour M. de Salvandy, ce fut matière à satire :

(1) Voir *Mercur de France*, 1^{er} novembre, 15 décembre 1930, 15 janvier 1931.

Lettre de la Girafe au pacha d'Égypte pour lui rendre compte de son voyage à Saint-Cloud, et envoyer les rognures de la censure de France au journal qui s'établit à Alexandrie en Afrique. Paris, A. Sautet (12 juillet). 1827, in-8°, de 45 pp.

Satire politique également, mais de qualité moindre, cette plaquette de 29 pp. :

La Girafe ou le Gouvernement des Bêtes, divertissement interrompu donné par MM. les Animaux du Jardin du Roi, comme un témoignage de leur reconnaissance envers le pacha d'Égypte, à l'occasion de l'arrivée de la Girafe à la Ménagerie de Paris. Paris, Ambr. Dupont, 1827, in-8°.

Encore, ce cabinet des animaux pratiquait-il une utilisation des compétences à laquelle nous n'avons guère accoutumé d'assister : le lièvre était chargé du portefeuille de la guerre, l'épervier de celui des finances et le canard veillait sur la marine. Quant à la girafe, elle ne paraissait pas, le divertissement ayant été interrompu par le massacre des dindons du faubourg Saint-Germain, dû aux renards, leurs alliés.

Le vaudeville s'en mêla, naturellement, avec un à-propos confectonné par des spécialistes du genre :

La Girafe ou une Journée au Jardin du Roi, tableau-à-propos en vaudevilles, par MM. Théaulon, Th. Anne et Gondelier (Vaudeville, 7 juillet 1827).

La caricature ne pouvait manquer, ce qu'elle se garda d'omettre, de souligner une « parenté fâcheuse entre le long et maigre Charles X, un peu bêta d'expression, et la placide bêtise du quadrupède » ; de plus osés s'en prirent au *grand cou des Jésuites* et, pour suivre la mode, les élégantes se coiffèrent à *la girafe*. — PIERRE DUFAY.

§

Au sujet d'une citation.

3 janvier 1931.

Monsieur le directeur,

Dans son numéro du 15 décembre 1930, page 631, le *Mercure* reproduit une fois de plus l'erreur qui consiste à attribuer à La Fontaine un vers de Segrais. Sans doute on ne prête qu'aux riches, mais je reste partisan démodé du « suum cuique ». Voici les vers de Segrais :

O les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses!
Doux zéphyr qui passiez alors dans ces beaux lieux
N'en rapportiez-vous rien à l'oreille des dieux?

« N'en rapportiez-vous rien » est dur, mais il est de Segrais; « Portez-en quelque chose » est doux, mais il doit être de l'auteur de l'article qui m'a fait d'ailleurs le plus grand plaisir, car j'y ai vu, exprimés avec bonheur, des sentiments que je partage sans restriction et que j'ai maintes fois exprimés, avec moins de bonheur, il est vrai.

Veuillez agréer, etc...

L. BUCHARD.

§

Le Sottisier universel.

Placé sur un fourgon spécial des pompes funèbres, recouvert d'un large voile tricolore, encadré par un escadron de la garde républicaine, le cortège, en quittant l'Ecole militaire, se dirigera vers l'Arc de Triomphe de l'Etoile, où il arrivera à 21 heures. — *Le Journal des Débats*, 7 janvier.

Il [le cortège] défilera par l'avenue des Champs-Élysées et la rue de Rivoli. Sur le passage, les réverbères seront voilés de crêpe, pour ne plus s'arrêter qu'à la cathédrale. — *L'Intransigeant*, 6 janvier.

Les trois maréchaux de France, sur leur cuisse, supportent, de plus, leur bâton blanc semé d'étoiles. — *L'Œuvre*, 8 janvier.

Autrefois les statues des grands maréchaux de France ornaient ces plates-formes [du pont de la Concorde]. C'étaient celles de Sully, Suger, Duguesclin, Bayard, Colbert, Turenne, Duguay-Trouin, Suffren, Condé, Duguesne, Tourville et Richelieu. — *Excelsior*, 28 décembre.

La veille... certains ministres laïques avaient cru devoir refuser le goupillon que leur tendait l'évêque auxiliaire de l'archevêque de la Seine. — *Cyrano*, 11 janvier.

Il se peut que le dernier décret important que signera le président Doumergue — car c'est la dernière année de son septennat — aura comme résultat la remise en cours des louis d'or d'avant-guerre, appelés ainsi d'après l'effigie de Louis Napoléon. — *Daily Express*, 13 janvier.

Je reverrai toujours Mounet-Sully descendant, aveugle, les marches du temple et disant, d'une voix suave :

Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité...

— PAUL POIRET, *En habillant l'époque*, page 18.

Mme Cécile Sorel vient de donner, à Berlin, avec un grand succès, toute une série de représentations du répertoire classique français. Mme Robinne et M. Alexandre, de l'Académie française, l'accompagnaient dans cette tournée théâtrale. — *L'Indépendance belge*, 12 décembre 1930.

Cette trouvaille vint confirmer les découvertes faites à Nippur par la mission américaine et prouvant que les Sumériens connaissaient l'emploi du plein cintre dès le début du troisième millénaire et que cette manière de construire était d'usage courant au quatrième. — *Gand artistique*, novembre 1930.

Hercule se rendit en Crète avec la permission de Minos, dompta le taureau, le mena à Eurysthée, et lui rendit enfin la liberté. Diodore dit qu'il

s'en servit comme de monture pour traverser le Péloponèse à la nage. — E. JACOBI (traduction Th. Bernard), *Dictionnaire mythologique*, p. 219.

Summum jus, summum injuria, nous a-t-on appris au temps où les humanités étaient en honneur. — *Le Concours médical*, 23 novembre 1930.

M. Marchandea, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, partira ce soir pour Agen. Il consacra la matinée du 3 janvier à visiter le département de Lot-et-Garonne et plus spécialement l'arrondissement de Moissac. — *Le Temps*, 2-3 janvier.

Mlle Blanche Honegger... un nom qu'on doit retenir et facile à retenir; mais ne concluez pas à une parenté, il n'y a qu'une synonymie. — *La Vie intellectuelle*, 10 novembre 1930.

Cité du Vatican : la loi monétaire. — Le premier article établit que le système monétaire vatican est décimé et que l'unité monétaire est la lira d'or. — *Le Temps*, 4 janvier.

La monnaie anglaise est un perpétuel sujet d'inquiétude, 2 shillings 6. (Pourquoi six pence? Ce système métrique n'est pas la meilleure tradition.) — *La Liberté*, 26 décembre.

UN PRÊTRE, AVEUGLE DE GUERRE, ET SON GUIDE RENVERSÉS PAR UN TRAMWAY. — ...Tous deux n'aperçurent pas un tramway. — *Excelsior*, 29 décembre 1930.

En octobre 1921, il [le bigame Albertini] quitta son village pour venir servir au bureau de postes de Suresnes. Il laissa là-bas [en Corse] sa femme et une fillette qui devaient le rejoindre deux ans plus tard. Mais, prise de nostalgie, sa femme ne tardait pas à retourner au pays natal après avoir supplié Albertini de renoncer à son emploi et de la suivre. — *Paris-Midi*, 6 janvier.

§

Publications du « Mercure de France »

ŒUVRES CHOISIES D'ALBERT SAMAIN, avec un portrait. Préface de FRANCIS JAMMES. En Appendice : Lettre de STÉPHANE MALLARMÉ reproduite en fac-similé. Poèmes de LOUIS LE CARDONNEL et de CHARLES GUÉRIN. Textes de REMY DE GOURMONT, LOUIS DENISE, AD. VAN BEVER et PAUL LÉAUTAUD. *Bibliographie complète*. Volume in-16 double couronne, 15 fr. Il a été tiré : 110 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 110, à 40 francs; 25 ex. sur Hollande Van Gelder (hors commerce).

ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÉVÉRIES EXOTIQUES, de LAFCADIO HEARN, traduction de MARC LOGÉ. Volume in-16 double couronne, 15 fr. Il a été tiré 55 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 55, à 40 francs.